

Bergman parmi nous

Simon Lavoie

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

Bergman/Antonioni

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2007). Bergman parmi nous. *24 images*, (135), 21–21.

Bergman parmi nous

Quand, en 1982, Ingmar Bergman a tourné ce que l'on annonçait être son dernier opus (*Fanny et Alexandre*), je n'avais pas trois ans. Je n'ai donc pas découvert ses films au fil de leur sortie en salles (excepté *Saraband*, son véritable chant du cygne); il était depuis longtemps le monument du cinéma que l'on connaît quand j'entendis parler de lui pour la première fois. Bergman, nom mythique qui, accolé à de nombreux chefs-d'œuvre qu'il me fallait voir et que j'étais confus de n'avoir pas vus, résonnait dans ma tête comme le synonyme d'un nouveau type de cinéma, que je découvrais alors comme une révélation et que j'étais résolu de vouloir pratiquer : le cinéma d'auteur.

Comme les cinéastes de ma génération (j'ai 28 ans), ma cinéphilie n'est peut-être déjà plus celle de la cinémathèque : c'est celle de Radio-Québec, de VHS, puis de DVD, d'audiovidéothèque de cégep et d'université ou, encore, de club de vidéos de répertoire. Même si cette cinéphilie me commandait de voir Bergman, la découverte de ses films les plus connus, envisagée comme le devoir d'un élève studieux, d'un apprenti cinéaste pris de vertige à l'idée du nombre effarant de films qu'il lui fallait voir avant de se commettre, n'a pas eu, au premier abord, l'effet de choc attendu. Ne jurant que par Andreï Tarkovski, Robert Bresson, Carl T. Dreyer et autre Miklós Jancsó, je ne retrouvais pas chez lui ces prééminences stylistiques aisément identifiables pour lesquelles je pouvais d'emblée me passionner. Son œuvre me semblait insaisissable. On a souvent dit qu'elle renvoyait aux affects les plus troubles de l'âme humaine, à des questionnements spirituels liés au silence de Dieu et au mystère de la mort, mais il me semblait que la mise en scène de ce cinéma-là, avec son filmage asservi à la narration et se concentrant sur les acteurs, était bien discrète. Il me faudrait sans doute avoir vécu et vieilli pour en saisir un peu toute la richesse.

Quelques années plus tard, lors d'une rétrospective à la Cinémathèque québécoise, la découverte (et la redécouverte) de certains de ses films dans toute la splendeur de leur copie 35 mm m'a finalement donné une autre perspective sur ce cinéaste. La profondeur et la densité de son œuvre m'apparurent alors au grand jour. J'eus le sentiment troublant que des univers aussi différents que ceux de *La source*, du *Septième sceau*, du *Silence* ou des *Fraises sauvages* entraient en résonance avec ma vie, et ce, de manière intime.

Si ses films (je ne les ai pas tous vus) m'ont marqué à des degrés divers, en particulier ceux qu'il réalisa dans les années 1960, *Persona* et *Cris et chuchotements* demeurent les plus importants. Pour moi, *Persona* est l'expression absolue du mystère et de l'opacité de la psyché féminine (du point de vue masculin). Cette orientation, Bergman l'aura pratiquement déclinée toute sa vie, donnant souvent les rôles principaux de ses films à des femmes, comme s'il essayait de mieux les cerner et les définir. Avec *Persona*, il a touché à la grâce. Le portrait qu'il dresse de ces deux femmes à la fois antagonistes et

Bergman vu par Simon Lavoie, cinéaste

si semblables me sidère à chaque visionnage. Des dialogues incantatoires et impudiques, souvent d'une effroyable dureté, y alternent avec d'envoûtantes séquences oniriques sans que pour autant ne fléchisse la grande tension qui parcourt tout le film.

Et si *Persona* m'apparaît comme son plus grand film, *Cris et chuchotements* est certainement celui qui m'atteignit avec le plus de force, bien que l'on y retrouve certains aspects pompeux et affectés de sa production des années 1970 (et dont l'exemple le plus irritant est certainement *Sonate d'automne*). Par d'étranges hasards, chaque rencontre avec *Cris et chuchotements* a coïncidé avec une période de ma vie où j'étais confronté à la mort. Récemment, le visionnement de l'édition DVD Criterion de ce film de 1972 a été suivi, quelques mois plus tard, par la grave maladie d'un être cher à qui l'on a annoncé sa fin et que ma famille et moi accompagnons présentement dans sa lente agonie... Des scènes du film me reviennent sans cesse en tête : la séquence d'ouverture, en particulier, où, à l'aube Harriet Andersson, livide et souffrante, s'éveille péniblement tandis que dorment encore ses sœurs restées à son chevet. Qui a su et saura jamais mieux que Bergman traduire la solitude et le désarroi que l'on ressent face à l'imminence de la mort et exprimer de manière aussi franche (sans grandiloquence) cette douleur que l'on croit souvent indicible? En nous apprenant à appréhender la mort, les films d'Ingmar Bergman nous aident peut-être bien à mieux vivre. ☞



Fanny et Alexandre (1982)

Simon Lavoie a réalisé trois courts métrages, *Sanguine*, *Corps étrangers*, *Quelques éclats d'aube*, et un moyen métrage, *Une chapelle blanche*. Il commencera au début de l'année 2008 le tournage de son premier long métrage, *Le fils de Joseph*.